

22
23

Collège au théâtre

Saison 2022 | 2023

Fiche pédagogique n° 3

Traverses

Informations pratiques :

Dans le cadre du festival *Les Nuits d'Orient*

Traverses

Mercredi 30 novembre à 20H et Jeudi 01 décembre à 14H et 20H

atheneum

Durée : environ 1H40

Trinquiez avec Leyla-Claire Rabih (rencontre conviviale) – Mercredi 30 novembre – 18H – atheneum

Rencontre à chaud à l'issue des représentations

www.abcdijon.org

Chers collègues,

Pour préparer vos élèves à leur venue au spectacle ou approfondir leur connaissance de celui-ci, nous vous proposons un document à destination des élèves qui vous permettra d'explorer les principaux axes du spectacle.

Les sources du dossier :

- Le dossier de présentation du spectacle proposé par la compagnie.
- Le site de la compagnie, Grenier Neuf : <https://www.grenierneuf.org/>

Dossier réalisé par Gaëlle Cabau – Enseignante missionnée au service éducatif de l'A.B.C.



Traverses

Travail en amont

1. La question syrienne au cœur du spectacle

Traverses est un projet documentaire et intimiste autour des migrations syriennes et de la diaspora. Il naît d'interviews menées par l'équipe artistique à travers le monde (Liban, Grèce, France ...). Lors de ces rencontres, seules les mains ont été filmées, rendant à la fois plus intimes et universels les témoignages collectés. Entre théâtre, performance et projections, l'équipe raconte autant qu'elle se raconte.

1.1. Une narration des débuts de la révolution syrienne

Retracer la Révolution syrienne, et notamment la crise migratoire qui en a découlé, est au cœur du projet de Leyla-Claire Rabih. Elle écrit :

« Je suis à Beyrouth en 2015 pour être au plus près de la Syrie : je travaille à un projet théâtral qui sera une narration des débuts de la Révolution syrienne. Je suis venue pour rencontrer les gens et pour tenter de comprendre mieux qu'à distance. J'ai travaillé sur trois textes, j'ai structuré le spectacle en trois actes : 1er acte, Le soulèvement (le 15 mars 2011), 2ème acte La répression et 3ème acte La guerre civile et la destruction. Mais là, en regardant sur mon écran d'ordinateur les images du flot incessant de réfugiés qui accostent en Grèce, je vois en direct le 4ème acte : L'exode (2015).

> Pour mieux comprendre les rouages de la révolution syrienne, regarde ce documentaire France 24 et réponds aux questions suivantes :

https://www.youtube.com/watch?v=eDRUCj_6goo



La révolution débute dans le contexte du Printemps arabe. Quels pays sont cités dans le documentaire ?

.....
.....

Les premières manifestations ont lieu en 2011 et réclament la démocratie. Contre quel régime le peuple se soulève-t-il ?

.....
.....

Pourquoi parle-t-on également de guerre civile à propos de cette révolution ?

.....
.....
.....

À ton avis, pourquoi cette guerre civile a-t-elle provoqué un exode massif en 2015 ?

.....
.....
.....

1.2. Entrer dans cette question syrienne par des photographies

Voici ce que dit Leyla-Claire Rabih à propos de la **genèse du spectacle** :

« En septembre 2015, je traverse la Méditerranée pour aller à Beyrouth. Dans la chaleur étouffante, au milieu des bruits de la ville, je regarde sur mon écran d'ordinateur les images du flot incessant de réfugiés qui accostent en Grèce. Les canots pneumatiques partent de la côte turque et s'élancent vers les îles grecques. Des files interminables de marcheurs se dirigent collectivement vers le nord, via la Serbie, la Hongrie, l'Autriche vers l'Allemagne. Des groupes se forment, des solidarités s'esquissent, des soutiens s'organisent, de nouvelles formes de mobilisation voient le jour. Puis en Allemagne, les accueils des populations dans les gares, les habitants les bras chargés de fleurs, de peluches et de vêtements... »

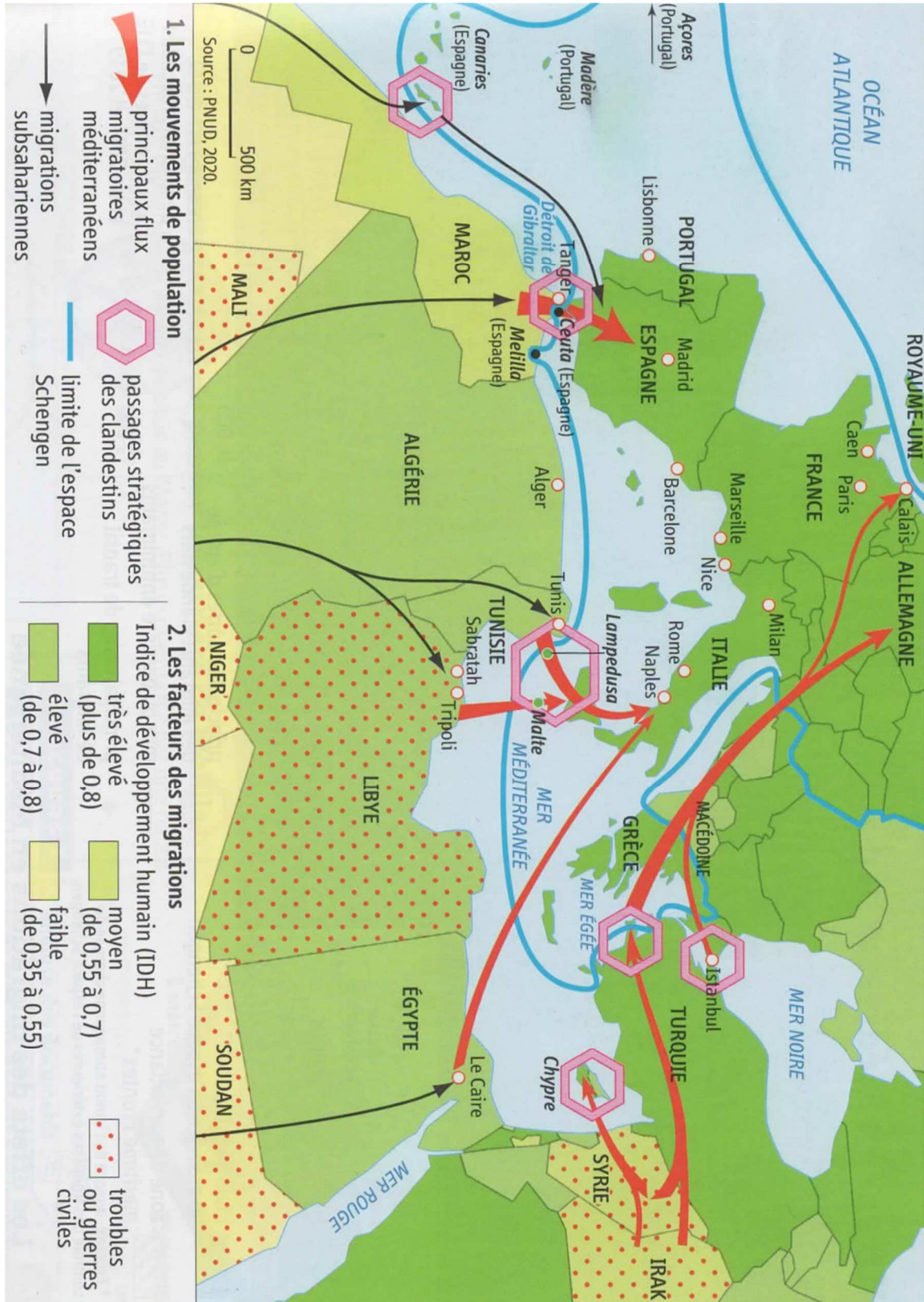
> Voici des photographies de 2015 illustrant la crise migratoire qui a suivi la Révolution Syrienne. Liste tous les mots qui te viennent à l'esprit lorsque tu regardes ses photos.

.....
.....
.....
.....
.....
.....



1.3. Une carte des flux migratoires

> Pour visualiser ces flux de migration syrienne, Leyla-Claire Rabih a beaucoup travaillé autour de cartes.



> À partir de cette carte, réponds aux questions suivantes :

Repère sur la carte la Syrie.

Quels sont les principaux pays de départ des principaux flux migratoires méditerranéens ?

.....
.....
.....

À ton avis, qu'est-ce qui poussent ces populations à partir ?

.....
.....
.....

Quels sont les principaux pays d'accueil de ces flux migratoires ?

.....
.....
.....

Pourquoi attirent-ils ?

.....
.....
.....

Cite deux passages stratégiques de clandestins :

.....
.....
.....



1.4. Comprendre le titre

> Selon toi, que signifie le titre de la pièce, *Traverses* ?

.....
.....
.....

La question du titre abordée en interview par Leyla-Claire Rabih

Le titre du spectacle nous fait penser aux parcours de migration et à la guerre... *Traverses* est-il un spectacle triste ?

Pour moi le titre du spectacle évoque plus les chemins de traverses que prennent toutes les existences, mais aussi la façon dont les événements nous traversent. *Traverses* n'évoque pas particulièrement la guerre mais les chemins de ceux qui souvent ont été poussés hors de chez eux par la guerre. Ce n'est pas la même chose. Ces chemins sont douloureux et compliqués, comment refaire sa vie en laissant tout derrière soi, parfois ils recèlent des découvertes et offrent la possibilité de se réinventer. C'est surtout de cela dont je voulais parler. Donc, en ce sens, *Traverses* n'est pas un spectacle triste, il aborde des sujets graves, mais aussi des accomplissements, et en plus on y rit pas mal, je crois...

2. Atelier de pratique théâtrale sur le thème des migrants

2.1. Découverte de la matière documentaire (en annexes)

> Pour cet atelier, tu vas partir d'une matière documentaire, des histoires de migrants, des histoires vraies, des témoignages. Ton professeur va te distribuer l'un de ces récits. Lis-le attentivement.

2.2. Trajectoires et migrations

> Voici un premier exercice pour s'approprier, par le mouvement, ces témoignages.

- Sur de grandes lanières de papier, toi et tes camarades allez noter le nom de votre « migrant », un lieu associé à son histoire, et un événement associé à ce lieu.

- Vous irez ensuite disposer vos lanières au sol pour composer, avec celles des autres un parcours. Les souvenirs, les vies des uns et des autres peuvent se côtoyer, s'entrecouper.
- Par demi-groupe vous allez déambuler dans l'espace. Quand une lanière te parlera tu t'arrêteras et les autres s'arrêteront. Tu composeras alors un petit texte. Tu choisiras à qui l'adresser (à toi-même, aux spectateurs, ou aux autres camarades-migrants au plateau) :
 - Mon nom est..... (il est important que vous disiez « je »)
 - Une phrase en référence au lieu
 - Une phrase en référence à votre vie

2.3. Revendiquer quelque chose

> Cette deuxième étape va te permettre de t'interroger sur la raison qui pousse ces migrants à témoigner, sur la raison qui pousse les dramaturges et les metteurs en scène à s'emparer de ce thème.

Étape 1 : Relis ton histoire.

Étape 2 : Entre en scène et compose un texte qui sera : mon nom est..... et si je suis devant vous c'est pour.....

2.4. Faire naître une émotion

> L'exercice précédent a dû faire naître en toi l'une des émotions primordiales : la peur, la joie, la tristesse ou la colère. Tu vas à présent essayer de faire grandir cette émotion.

Étape 1 : Place-toi en fond de scène. Avance, droit devant toi, en expérimentant quelque chose d'animal avec ton souffle.

Étape 2 : Au fur et à mesure des allers-retours, fais monter ton émotion.

Étape 3 : Quand tu auras atteint le degré maximal de l'émotion, arrête-toi, face public, et improvise des brides de ton histoire, en essayant de ne pas faire redescendre le souffle.

2.5. Le coach en émotions

> Maintenant que tu as l'émotion et l'ébauche d'une histoire, tu vas ajouter du corps.

Étape 1 : Mets-toi en binôme avec l'un de tes camarades. L'un jouera le « migrant » et l'autre un coach en émotion. Celui qui joue le migrant dit à son coach son nom, son émotion et deux phrases de son histoire.

Étape 2 : Vous allez réaliser ensemble trois allers-retours pour faire monter l'émotion. Le coach doit motiver son camarade pour que l'émotion sorte au plus juste. Au début celui qui joue le migrant n'a pas le droit à la parole, il doit la retenir. Il doit en revanche trouver des gestes, faire monter l'émotion.

Étape 3 : Au troisième aller-retour, lorsque le binôme revient vers les spectateurs, le coach s'éloigne, et le comédien jouant le migrant avance et fait sortir son texte.

- Vous allez dire votre nom, votre émotion, deux phrases

3. Une recherche documentaire, intime, théâtrale

> Lis le texte de présentation du spectacle proposé par la compagnie :

- Souligne en rouge ce que relève des grandes étapes de la création du spectacle.
- Souligne en bleu tout ce qui relève des choix de mise en scène.
- Souligne en vert tout ce qui relève des questionnements portés par le spectacle.



Présentation du spectacle

TRAVERSES est un projet documentaire et intimiste autour des migrations syriennes et de la diaspora. Il naît d'interviews menées par l'équipe à travers l'Europe (Liban, Grèce, France ...).

La Syrie est secouée depuis 2011 par des événements tragiques dont les ondes de chocs dépassent très largement ses frontières. D'origine syrienne, je suis traversée intimement par ces événements et ils se sont imposés dans mon travail artistique.

Depuis 2017, plusieurs volets de recherche dans différents pays traversés par la vague de migrants de l'été 2015 (ateliers de pratiques théâtrales auprès de demandeurs d'asile, de réfugiés, interviews) ont permis de construire un corpus de témoignages, de parcours, de narrations, de documents sonores et visuels.

Ces parcours singuliers traversent et modifient les identités individuelles et collectives. Ces exils laissent dans les biographies des traces indélébiles... que faire de ces traces, comment les collecter et les transmettre ? Quel répertoire constituer à partir de ces récits ? Comment en rendre compte de manière narrative au plateau ?

Au cours de ces voyages, j'ai constaté que les communautés syriennes en exil étaient traversées par un double mouvement : remettre tout en question de ce qui les avait définis auparavant pour se réinventer, alors même que les groupes se raidissaient autour de marqueurs identitaires rigides. Les Syriens que je rencontrais me semblaient écartelés entre des impératifs personnels (« Qui suis-je ? Qu'est-ce que je vais faire ici ? ») et des injonctions collectives, celles de rester fidèles aux communautés d'origines (« Nous, nous ne sommes pas comme ça. ») comme celles de s'assimiler rapidement aux sociétés d'accueil (« Pour s'intégrer il faut faire comme nous. »).

Je me suis alors demandé si cette expérience d'exil forcé pouvait aussi être une occasion, voire un levier d'émancipation. Est-ce que cette expérience de l'exil permet d'avoir une autre image de soi-même ? De son existence ?

Lauréate d'une bourse de l'Institut Français dans le cadre du programme « sur Mesure », j'ai effectué un séjour au Liban en 2018. Lors de cette résidence j'ai nourri un blog : <https://www.traverses.eu>

Cette archive collectée est la matière première d'un spectacle à la fois documentaire et intimiste. Il trouve sa forme dans le tissage de ces données collectées (entretiens, sons, photographies, vidéos, cartographies), des discours objectifs sur les réfugiés, de données historiques, des témoignages individuels, les poncifs et les préjugés... et de nos biographies.

Au plateau, trois acteurs/performeurs : Elie Youssef, Philippe Journo et Leyla Rabih, tous trois issus de migrations choisies et forcées, au gré des tribulations de l'Histoire, porteurs d'identités hybrides et fortement métissées.

La forme théâtrale est ouverte, propose des fragments de récits, des discours hybrides : les acteurs/performeurs ont collecté les récits et les portent au plateau, en les croisant avec leurs trajectoires personnelles.

Comment ces récits singuliers nous traversent-ils, résonnent avec nos biographies ? Comment les questions autour de la recomposition d'une identité, individuelle, collective, sont aussi les nôtres ? Celles des performeurs mais aussi celles des spectateurs ?

En septembre 2015, je traverse la Méditerranée pour aller à Beyrouth. Dans la chaleur étouffante, au milieu des bruits de la ville, je regarde sur mon écran d'ordinateur les images du flot incessant de réfugiés qui accostent en Grèce. Les canots pneumatiques partent de la côte turque et s'élancent vers les îles grecques. Des files interminables de marcheurs se dirigent collectivement vers le nord, via la Serbie, la Hongrie, l'Autriche vers l'Allemagne. Des groupes se forment, des solidarités s'esquissent, des soutiens s'organisent, de nouvelles formes de mobilisation voient le jour. Puis en Allemagne, les accueils des populations dans les gares, les habitants les bras chargés de fleurs, de peluches et de vêtements... Je voudrais être en Allemagne et participer à cet accueil.

Je suis venue à Beyrouth pour être au plus près de la Syrie : je travaille à un projet théâtral qui sera une narration des débuts de la Révolution syrienne. Je suis venue pour rencontrer les gens et pour tenter de comprendre mieux qu'à distance. J'ai travaillé sur trois textes, j'ai structuré le spectacle en trois actes : 1er acte, Le soulèvement, 2ème acte La répression et 3ème acte La guerre civile et la destruction. Mais là, je vois en direct le 4ème acte : L'exode.

En novembre 2015 je suis à Francfort. L'immense gare centrale est pleine de réfugiés, familles, petits groupes de jeunes hommes, qui jusque tard dans la nuit traversent le hall, se regroupent, cherchent leur chemin. Les femmes syriennes serrent leurs enfants dans leur bras, les grandes tentes de la Croix rouge sont présentes à l'intérieur même de la gare et proposent un accueil éphémère, une boisson chaude, un soutien médical. Partout en Allemagne, chaque citoyen est confronté à cette arrivée.

En juin 2016, Catherine Boskowitz et moi prenons le bus, depuis Dijon vers la Grèce. Nous traversons l'Europe comme on traverse l'Histoire, via les noms que l'on connaît des livres de classe, lieux de batailles, de sièges et de frontières mouvantes : Milan, Trieste, Zagreb, Sarajevo, Pristina, Skopje, Thessalonique enfin. Nous allons à la rencontre des réfugiés, mais aussi des Grecs qui aident les réfugiés. Nous rencontrons beaucoup de tristesse et beaucoup de misère, mais aussi une réelle solidarité humaine : ils sont si nombreux ceux qui, individuellement ne supportent plus l'indifférence et font le voyage pour venir aider.

Depuis, à chacun de mes passages à Berlin, je suis touchée par les éclats de voix, les échos de dialectes syriens dans le métro, les restaurants aux noms damascènes, les magasins reproduisant l'ambiance des marchés d'Alep. Les Syriens sont là. Ils apprennent de nouvelles langues, de nouvelles compétences, ils construisent de nouvelles existences, ils font des enfants, ils ouvrent des magasins. La diaspora se construit. C'est sans doute le 5e acte : Comment vivre en diaspora, déracinés, et néanmoins nourrir une identité commune.

Le projet TRAVERSESES est né de tout cela.

De ma rage de voir l'Europe employer tant de moyens à protéger ses frontières et si peu à accueillir les migrants.

De mon admiration pour ces individus qui, forcés de se projeter dans l'inconnu, déploient une énergie déterminée pour continuer leur existence, maintenir leurs liens familiaux, nouer de nouvelles attaches, se construire : vivre.

De mon étonnement à constater la plasticité des communautés, leur force à recommencer, reconstruire, réinventer des formes de vies communes.

Du besoin d'établir une sorte de registre, infime et exemplaire, de différentes trajectoires, voyages, évolutions telle une mémoire collective.

Leyla-Claire Rabih

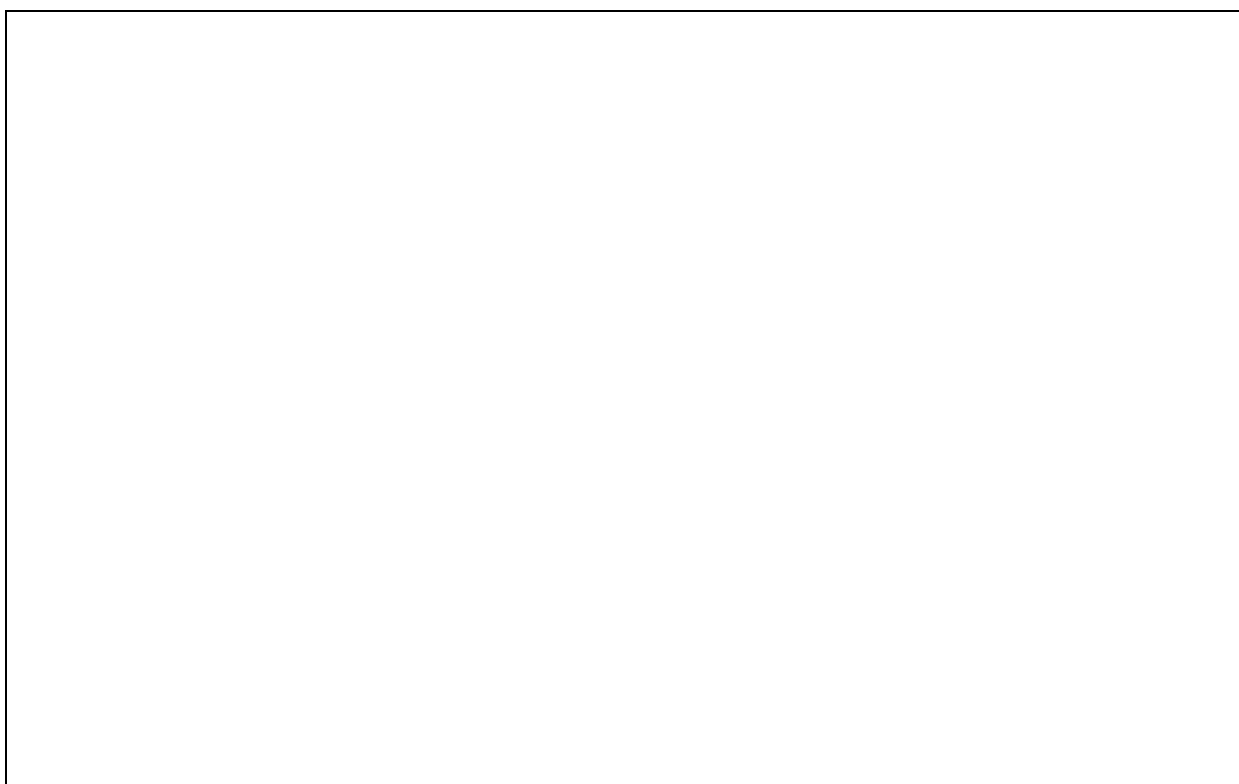
Traverses

En aval du spectacle

1. Retour sur le spectacle

1.1. Un dispositif en archipel

> Dessine ici la scénographie imaginée par Leyla-Claire Rabih pour le spectacle *Traverses*.



> Quel rapport aux spectateurs ce dispositif induit-il ?

.....
.....
.....
.....

1.2. Des porteurs d'identités hybrides

> Parmi toutes les histoires racontées, laquelle t'a le plus marqué ? Pourquoi ?

.....

.....

.....

.....

.....

.....



> Dans quelle mesure ces récits singuliers portés au plateau résonnent-ils avec ta propre histoire ?

.....

.....

.....

.....

.....

.....

2. Atelier philosophique : « Se construit-on par son déracinement ou son enracinement ? »

> ÉTAPE 1 : Constitue deux équipes au sein de ta classe. Les équipes sont tirées au sort.

- L'équipe 1 défendra : « On se construit par son enracinement. »

- L'équipe 2 défendra : « On se construit par son déracinement. »

> ÉTAPE 2 : l'étape 2 permet de définir la proposition à défendre. Pour cela, associe à chaque mot, des idées, des synonymes, des antonymes, ... tout ce qui te permettra de définir chaque notion. Tu peux travailler sous la forme d'un tableau. Chaque mot est comme une valise. Cette étape sert à libérer l'imaginaire et permet également de se mettre d'accord sur le contenu au sein de l'équipe.

> ÉTAPE 3 : Une fois que les mots sont définis, il faut choisir précisément la thèse de l'équipe et les arguments. Qu'allez-vous défendre comme idée forte dans votre équipe ? Sur quels exemples allez-vous vous appuyer ?

> ÉTAPE 4 : À présent que vous avez votre thèse et vos arguments définis, chaque membre de l'équipe doit choisir un argument et l'incarner dans un personnage : par exemple, Christophe Colomb, le ministre de l'intérieur, Ibou (un clandestin malien, héros de la pièce *Bamako-Paris*, de Soliane, retrouvé dans le train d'atterrissage d'un avion) ...

> ÉTAPE 5 : L'équipe prépare une introduction pour présenter sa thèse et les intervenants de l'équipe.

> ÉTAPE 6 : À tour de rôle, les intervenants des deux équipes s'affrontent. Il ne faut pas sortir de son rôle et être attentif aux arguments de l'autre équipe pour y répondre. Il faut absolument s'écouter. Le professeur régule les débats.

> ÉTAPE 7 : L'un des membres de chaque équipe improvise une conclusion.

> ÉTAPE 8 : Le professeur proclame l'équipe gagnante.

ANNEXES – Témoignages de migrants

L'histoire de Deng Thiak Adut

Sources : Le Figaro étudiant

Le 3 septembre, la Western Sydney University a publié une vidéo racontant le parcours de Deng Thiak Adut, un enfant-soldat africain réfugié en Australie et devenu avocat après des études de droit.

L'histoire de Deng Thiak Adut est incroyable. Tout commence au Soudan, quand le jeune garçon est enlevé à six ans à sa mère par l'Armée de Libération du Peuple Soudanais. Conduit en Ethiopie, il devient un enfant-soldat et combat avec les rebelles. À douze ans, il est gravement blessé au dos ; son demi-frère le fait sortir clandestinement du Soudan et l'emmène dans un camp de réfugiés au Kenya, où une Australienne, après avoir entendu son histoire, aide les deux frères à partir en Australie.

Pris en charge par les Nations Unies, Deng Thiak Adut est accueilli dans la région de Sydney-Ouest, en Australie. Sur place, sa nouvelle vie prend forme : il apprend seul à lire à l'âge de 15 ans, choisit d'habiter dans sa voiture en « homme libre » et enfin entre à la Western Sydney University pour y étudier le droit et devient avocat. Son objectif ? « Protéger les autres ». Compréhensible au regard de son parcours.

La Western Sydney University a choisi de raconter l'histoire de son diplômé dans une vidéo qui résonne tout particulièrement dans le contexte actuel. Publiée le 3 septembre sur YouTube, elle compte déjà près de 390 000 vues. Dans les commentaires, nombre d'internautes émus par cette histoire s'inquiètent notamment de savoir si Deng a fini par retrouver sa mère - ce qui est le cas, en 2012.

« J'ai tourné la vidéo pour raconter à tout le monde que peu importe combien de voyages, combien de problèmes, combien d'obstacles vous rencontrez sur votre chemin, vous devez admettre que vos handicaps ne sont pas entièrement vos handicaps. Ils pourraient être des avantages si vous suivez un chemin avec les bons ingrédients, la bonne formation, les bonnes personnes », a déclaré Deng Thiak Adut à 702 ABC Sydney.

Un véritable message d'« espoir, de détermination et de courage », comme le souligne la Western Sydney University, qui a réalisé plusieurs autres vidéos sur certains de ses diplômés dotés d'un parcours remarquable : un jeune ingénieur remarqué par une entreprise de la Silicon Valley pour sa voiture solaire, une jeune fille qui avait perdu sa maison lorsqu'elle était enfant et qui devient directrice d'un musée new-yorkais, etc.

L'histoire de Seydou

Sources : <https://www.1jour1actu.com/monde/un-migrant-raconte-son-voyage-76350>

Seydou a 26 ans. Il est né au Sénégal, un pays d'Afrique de l'Ouest. Il est arrivé en France en 2013, après avoir traversé la Méditerranée avec d'autres migrants. Voici son histoire.

Seydou, comment était ta vie dans ton pays ?

Seydou : Comme j'étais orphelin, je vivais avec ma grand-mère qui était très pauvre. Pour elle, il était difficile de mener une vie normale. Et pour moi aussi, c'était pareil, je souffrais. Il n'y avait pas de travail. Pour gagner son pain, c'était dur : il fallait se débrouiller à droite à gauche.

Comment as-tu eu l'idée de venir en France ?

Seydou : C'est venu d'une conversation avec des amis. Ils m'ont dit qu'il y avait des gens qui prenaient le bateau pour émigrer en Europe. J'ai dit : « Mais pourquoi ne pas faire une demande de visa, prendre l'avion, aller en Europe ? Prendre une barque, c'est risqué. » Mais eux m'ont dit : « Non, il n'y a pas de risque. La majeure partie des Africains en Europe sont venus en traversant la mer. Si tu réussis à arriver jusqu'en Libye, tu trouveras des passeurs. Tu les paies, et ils t'emmènent en Europe. » C'est resté dans ma tête. J'avais 22 ans.

Est-ce que tu en as parlé à ta grand-mère ?

Seydou : Au début, elle ne savait pas que j'allais partir pour l'Europe en bateau. Même le jour où je lui ai dit : « Grand-mère, bientôt je partirai en Europe », elle a rigolé en disant : « mais toi, tu es fou ! » J'ai caché les choses, car je savais que si je le lui disais, elle n'accepterait jamais.

Comment as-tu trouvé l'argent pour ton voyage ?

Seydou : Avant d'aller en Libye, je suis allé à Bangui, en Centrafrique. C'était pas facile : j'ai travaillé pour un couple qui m'a beaucoup fait souffrir. Je suis aussi allé en Mauritanie où j'ai travaillé dans les champs. Ça m'a pris deux ans pour mettre de l'argent de côté. Je me suis dit : « je vais tenter maintenant d'aller en Libye. »

Tu pars donc en Libye...

Seydou : Chez nous, au Sénégal, pour aller en Libye, c'était pas un problème : j'ai pris l'avion. En Libye, il y avait partout des étrangers qui attendaient de traverser. Il y avait beaucoup de nationalités. C'était dur, car les Libyens traitaient mal les gens. Je suis resté trois-quatre jours. Le dernier jour, j'ai eu de la chance : deux Ivoiriens sont venus et m'ont annoncé qu'il y avait des barques qui devaient prendre le départ le lendemain. Ils m'ont dit : « C'est 900 euros. » J'ai dit : « Moi, tout ce que j'ai, c'est 900 et quelques euros, je ne peux pas tout donner et rester sans rien. » Finalement je n'ai payé que 850 euros pour la traversée. Mais il y en avait qui payaient 900 euros ou même 1 000 et quelques euros.

Comment étaient les bateaux que vous avez pris pour la traversée ?

Seydou : C'était des barques, tu ne peux pas dire « bateaux ». On était entassés comme des animaux à l'intérieur. Il y avait deux personnes pour piloter la barque. Un homme à l'avant, et un autre à l'arrière. À l'arrière de la barque, il y avait un moteur à hélice.

Peux-tu nous raconter la traversée ?

Seydou : Les passeurs nous laissaient prendre juste un petit sac, un sandwich. Ils ne voulaient pas qu'on prenne nos affaires avec nous. On est partis à trois barques. J'étais sur la dernière barque. Malheureusement, les deux premières étaient très surchargées : dans une tempête, elles ont fait naufrage. Il n'y a pas eu un seul survivant. Moi, j'ai vu ça. C'est des moments terribles. Ce n'est pas facile à expliquer ou à raconter. J'ai vu plus de 200 personnes mourir devant mes propres yeux. Des gens qui souffraient. Nous, on ne pouvait rien faire.

Tu es arrivé en barque avec les autres migrants à l'île italienne de Lampedusa. Comment es-tu arrivé ensuite en France ?

Seydou : De Lampedusa, j'ai été conduit en Italie où je suis resté 3 semaines environ. J'ai fait la connaissance de deux migrants qui m'ont dit qu'ils voulaient aller en France. J'ai pris le train avec eux. Je les ai suivis. Je ne savais même pas où aller.

Quand tu es arrivé ici, tu ne connaissais personne. Qu'as-tu fait ?

Seydou : La première chose que j'ai faite, je m'en rappelle : je me suis assis dans un kebab. Quelqu'un m'a offert un café et des cigarettes. Puis j'ai marché, j'ai marché, jusqu'à arriver à une autre gare. Je suis resté là cinq jours sur un banc public. Le sixième jour, quelqu'un s'est arrêté pour me parler. Il m'a dit : « Tu fais quoi, là ? Tu es tout le temps assis là ? Tu n'es pas obligé de dormir dans la rue. Tu fais ce numéro, le 115, tu appelles, ils vont te donner un endroit pour dormir. » J'ai été dans des foyers d'accueil. Mais ce n'était pas facile pour moi. Je ne dormais plus. Toute la nuit, je restais assis. Je revoyais tout le temps les mêmes images.

Cela fait deux ans que tu es en France. Est-ce que tu rencontres plutôt des gens qui t'aident ou des gens qui sont contre toi ?

Seydou : Ceux qui ne m'aiment pas, je ne les rencontre pas. Moi, je respecte tout le monde. Dans mon immeuble, il y a un vieux voisin : c'est mon ami, et lui aussi dit partout que je suis son ami. Depuis que je suis là, il me conseille toujours de ne pas me décourager. Un prêtre m'a trouvé ce logement. Un psychologue m'a écouté ; des gens m'ont accueilli une semaine au calme, quand c'était très difficile pour moi. Je remercie tous ces gens. Maintenant, ça va mille fois mieux.

L'histoire de Muhammed

Sources : <https://www.msf.fr/actualites/histoires-de-migrants-c-est-a-ma-famille-que-je-pensais-pas-a-moi>

Sur le toit de l'hôtel "Captain Elias", Muhammed, 26 ans, qui a quitté l'Afghanistan il y a un peu plus d'un mois, se remémore son expérience de réfugié et son voyage jusqu'à Kos à travers l'Iran et la Turquie. Il prépare le repas pour ses trois compagnons de voyage et pour lui-même, parmi les éclats de verre et les gravats, sur un petit feu ouvert.

« En Afghanistan, je gérais une pharmacie et donnais quelques cours à l'école locale. Je voulais aussi apprendre aux femmes du village comment être en bonne santé et prendre soin de leurs enfants. Un jour, des hommes du village sont venus vers moi, m'accusant d'enseigner aux enfants des idées chrétiennes. Ils m'ont dit que je n'étais pas un vrai Musulman et que je serais bientôt décapité. Je ne sais pas pourquoi. J'ai en même temps découvert que tout à l'intérieur ma pharmacie avait été réduit en morceaux, et que mon père avait disparu sans explications. Ça fait maintenant trois mois que je n'ai plus de nouvelles, je ne sais pas s'il est vivant ou mort. Pour cette raison, j'ai décidé de fuir l'Afghanistan, et j'ai caché ma famille dans une autre région du pays. Je suis venu ici dans l'espoir que les gouvernements en Europe nous laissent vivre comme des humains et non comme des animaux ».

Muhammed fait partie des 14000 réfugiés qui, depuis le début de l'année, sont arrivés dans les îles du Dodecanese en bateau depuis la Turquie. Plus de 90% viennent de pays en situation de guerre ou de conflit, principalement la Syrie, l'Afghanistan, l'Irak et la Somalie.

« J'ai voyagé à pied, en bus et en bateau. Le trajet en bateau depuis la Turquie était très dangereux. Il faut payer un passeur pour monter à bord de l'embarcation. Quand tu le payes, il prétend que seulement 25 personnes seront à bord. Et la nuit de l'embarquement, tu réalises qu'il y a déjà 50 personnes assises dans le bateau et que tu ne peux plus dire non. Ils ont des armes et ils disent qu'ils vont nous tuer si on ne monte pas à bord. Quand je suis monté, c'est à ma famille que j'ai pensé, pas à moi. Dans cette situation, tu dois juste être courageux. Certaines personnes pleuraient. C'était trop petit pour nous tous, seulement 8 mètres de long. J'ai eu de la chance d'arriver jusqu'ici. J'ai dépensé 4000 dollars pour que les passeurs m'amènent ici. C'était de l'argent que j'avais économisé pendant 6 ans avec la pharmacie, mais aussi que j'ai dû emprunter. J'ai donné environ 1000 dollars à ma famille pour qu'elle puisse survivre en Afghanistan. Après, je vais aller à Athènes et puis Dieu décidera où j'irai ensuite. C'est mieux de quitter la Grèce, parce que c'est le pays le plus pauvre d'Europe, nous devons donc aller plus loin. Mais il faut payer beaucoup d'argent pour ça, et je n'en ai plus, donc je vais devoir essayer par moi-même ».

L'histoire de Mohamed

Sources : Médecin Sans Frontières : <https://www.msf.fr/actualites/histoire-de-migrants-j-ai-l-impression-d-etre-de-nulle-part-et-de-partout-en-meme-temps>

Mohamed, 32 ans, a travaillé comme informaticien en Arabie saoudite et comme traducteur pour MSF au Soudan, avant de décider de partir vers l'Europe avec sa femme et leurs cinq enfants.

« Je m'appelle Mohamed et je suis originaire du Soudan. Mes parents sont Érythréens mais je suis né au Soudan, où j'ai étudié pour devenir informaticien.

Mon père a investi beaucoup d'argent pour mon éducation. Après avoir obtenu mon diplôme, j'ai décidé de me rendre en Arabie saoudite car je ne trouvais pas de travail en tant qu'expert informatique au Soudan. Mais je ne me suis jamais senti le bienvenu en Arabie saoudite, notamment à cause de ma couleur de peau. Alors j'ai décidé de rentrer au Soudan.

En 2006, j'ai commencé à travailler pour Médecin Sans Frontières comme traducteur, principalement dans les cliniques mobiles. Il y a de nombreux médecins et personnels compétents dans l'organisation, j'en ai rencontré un certain nombre. J'ai de bons souvenirs de cette période. Je gagnais ma vie et j'aimais mon travail.

Au bout de quelques mois, MSF nous a toutefois remerciés parce que cela devenait trop dangereux. À partir de là, j'ai essayé de gagner ma vie au Soudan en jonglant entre plusieurs jobs, mais c'était difficile.

En tant qu'Érythréen né au Soudan, et parce que j'ai pas mal bougé pour travailler, je me sens un peu de nulle part et de partout – je suis très mobile. C'est pourquoi j'ai décidé de rejoindre l'Europe. Je suis marié et j'ai cinq enfants qui voyagent avec moi.

Avant de monter sur ce bateau en partance pour l'Europe, nous avons passé trois mois en Libye. C'est un endroit atroce, très dangereux, et les gens ne sont plus humains là-bas. Dès que nous avons franchi la frontière, ils nous ont emmenés ma famille et moi dans une maison avec de nombreuses autres personnes et nous ont enfermés. Nous n'avions pas le droit de sortir. Tout ce qu'ils nous ont donné, c'est des pâtes et de l'eau.

Les gens qui nous séquestraient étaient toujours drogués et nous battaient tout le temps. Comme nous n'avions pas beaucoup d'argent, je me suis vendu à eux pour aller sur le bateau avec ma famille. J'ai travaillé comme esclave. Et ils n'ont pas arrêté de me battre. Il n'y avait aucun respect, aucune humanité.

Un jour, ils nous ont emmenés avec 400 autres dans un entrepôt. Il faisait nuit quand ils nous ont poussés dans un bateau. J'ai été placé dans la soute et ma famille sur le pont. Le trajet a été très difficile car nous étions très nombreux dans un espace très réduit. Il faisait vraiment très chaud. Beaucoup de gens avaient la sensation de ne plus pouvoir respirer. Au bout d'un moment, le moteur a commencé à faire du bruit et j'ai pris peur.

Quand nous avons été sauvés par le bateau My Phoenix, cela faisait environ huit heures que nous étions en mer. Depuis le sauvetage, une partie de ma famille est sur un autre bateau. J'espère que nous allons nous retrouver quand nous serons en Italie. Après cela, j'aimerais passer en Suisse. »

L'histoire de Mariam

Sources : <https://iamamigrant.org/fr/stories/algeria/mariam>

« Je voulais partir en France pour étudier. Par manque de moyens et de soutien, je n'ai pas pu le faire par la voie régulière, » explique Mariam Conté. « Des amies m'ont proposé de partir avec elles en passant par la Libye. Nous avons vendu le véhicule d'un oncle pour pouvoir payer nos frais de transport qui s'élevaient à 1 000 000 de francs CFA (1 500 euros) auprès d'un passeur Burkinabé, » ajoute-t-elle.

Fraichement diplômée en droit, Mariam revient sur son parcours et la nouvelle vie qu'elle a pu bâtir grâce à l'aide à la réintégration dont elle a bénéficié à travers l'Initiative conjointe UE-OIM pour la protection et la réintégration des migrants financée par le Fonds Fiduciaire d'Urgence de l'Union européenne pour l'Afrique.

Mariam quitte la Guinée en 2016 à la recherche d'un avenir meilleur avec l'espoir de pouvoir enfin réaliser son rêve de poursuivre ses études. Elle passe par l'Algérie et la Libye où elle subit les affres et les humiliations de la séquestration. Durant son voyage, Mariam a été victime de traite, principalement à des fins de prostitution et d'esclavage sexuel.

Seul témoin de cet épisode traumatisant, Lucas, un ours en peluche qui a accompagné Mariam durant tout son parcours, un confident dont elle ne se sépare jamais.

Elle obtiendra sa libération à un prix fort qui laisse des marques indélébiles sur son corps.

« J'ai demandé à la dame ce qu'il faut faire pour qu'on me libère de cet enfer. Elle m'a dit d'appeler mes parents pour qu'ils payent une rançon. Au téléphone avec ma mère, ils me rouaient de coups avec un fouet barbelé. Le lendemain, mes parents ont envoyé 600 000 francs CFA (900 euros) à mes ravisseurs », dit-elle.

Après sa libération, Mariam poursuit son voyage et espère rallier l'Europe en passant par la Libye. Mais elle ignore encore son état.

« Je ne savais pas que j'étais enceinte. C'est la rencontre avec une autre femme libyenne qui m'a fait réaliser cela. Elle a demandé d'attendre mon accouchement pour continuer mon voyage, » explique Mariam. « Quatre mois plus tard, lors d'une bousculade, j'ai eu un choc qui a précipité mon accouchement d'un garçon. Ils m'ont dit que l'enfant était mort-né, mais je ne sais pas si c'est vrai ou non, » dit-elle, abattue.

Moralement et physiquement épuisée, et à court d'argent, Mariam décide de rentrer en Guinée. Elle contacte son beau-frère qui l'aide à réunir suffisamment d'argent pour financer son retour. Son chauffeur l'abandonne en plein désert et Mariam perd connaissance et se retrouve à l'hôpital, en Libye, grâce à un secours porté par une patrouille de l'armée française.

Au cours de son hospitalisation, elle rencontre l'ambassadeur de la Guinée qui lui parle de l'aide au retour volontaire de l'Organisation internationale pour les migrations (OIM).

En septembre 2017, Mariam rentre en Guinée grâce à l'Initiative conjointe.

À son retour, elle doit affronter au quotidien le regard et le rejet de la société, y compris ceux de sa famille qui la considère comme « un échec ».

« Quand je suis rentrée, j'avais constamment peur et j'étais renfermée à cause du comportement de mes proches et amies qui me traitaient "de reste des arabes, de dévergondée, de honte", » raconte Mariam.

Pour surmonter cette épreuve, Mariam bénéficie d'un soutien psychosocial de l'OIM. Elle se souvient encore des nombreuses séances.

« J'ai eu plusieurs séances avec les spécialistes l'OIM qui m'ont écouté, appris à me confier, à extérioriser ce sentiment d'échec qui me tuait à petit feu. C'est cette assistance psychosociale qui m'a permis de me reconstruire, de croire en moi, de surmonter mes peurs et de partager mon histoire avec d'autres personnes, » explique Mariam.

Mariam porte encore les cicatrices de son voyage, mais elle ne reste pas muette ! Volontaire de l'OIM dans le cadre du programme Migrants as Messengers (« migrants comme messagers » ou MaM), elle utilise sa voix et son expérience pour sensibiliser les Guinéens sur les risques de la migration irrégulière.

« Avec le projet MaM, j'ai fait le tour de 137 quartiers de Conakry pour véhiculer un message de sensibilisation. Je passe sur des plateaux télé, dans des émissions radios pour partager mon expérience. Je produis également des vidéos que je publie sur les réseaux sociaux. J'ai pu regagner le respect et la confiance de mes proches grâce à tout ceci, » dit-elle.

Ayant choisi de poursuivre ses études en droit dans le cadre de sa réintégration, elle a aujourd'hui sa licence en droit, à 22 ans.

« J'ai choisi comme projet de réintégration la reprise de mes études universitaires. C'est ainsi que l'OIM a payé mes frais de scolarité et ils ont aussi mis un ordinateur portable à ma disposition pour faciliter mon apprentissage et mes recherches, » dit Mariam.

Aujourd'hui Mariam rêve d'intégrer l'OIM pour continuer d'apporter son aide aux survivants de traite.

L'histoire de Kadija

Sources : https://www.boolumbal.org/Migrants-africains-l-histoire-d-incroyables-retrouvailles_a12270.html

Cette histoire est celle d'une mère congolaise et de son fils séparés au moment de la traversée de la Méditerranée il y a deux ans. Ils viennent seulement de se retrouver à l'aéroport d'Orly.

Elle s'appelle Kadija, elle a 42 ans. Nous faisons sa connaissance dans le hall des arrivées à Orly. Bijoux, maquillage : elle s'est faite toute belle car elle vient chercher enfin son petit garçon Ridji perdu de vue en 2012, sur une plage du Maroc, au moment où des passeurs les faisaient monter dans des zodiacs. Ridji avait 5 ans ce jour-là. Il en a 7 aujourd'hui.

"Je suis vraiment stressée "

Ultime instant d'attente avant de le retrouver à l'aéroport, Kadija tremblante est forcément pleine d'appréhension. "J'ai peur de quelque chose. Je ne sais pas vous dire mes émotions. Il y a de la joie, de la peur. Je suis vraiment stressée", confie-t-elle.

Kadija profite de cette attente interminable à Orly pour nous raconter son périple commencé en 2000 quand elle fuit la guerre dans son pays le Congo Kinshasa.

"La guerre civile était terrible. Moi, j'ai été enlevée par les rebelles, violée pendant 8 jours avant de réussir à m'évader. J'ai découvert alors que mes parents, mes frères et sœurs avaient été tués. Il ne nous restait plus qu'à fuir. Alors on a marché des centaines et des centaines de kilomètres à pied à travers la brousse, à travers le désert. Quelquefois, nous sommes montés dans des 4X4. Et ainsi après de très longs mois nous sommes arrivés à Alger. C'est à Alger d'ailleurs que j'ai accouché de mon petit garçon."

Kinshasa-Alger. Une interminable migration. Près de 5.000 kilomètres parcourus en trois ans à travers la Centrafrique, le Tchad, le Cameroun, et le Niger. Tenter sa chance en Europe.

Toujours en attendant à Orly l'arrivée de l'avion qui ramène son fils, Kadija nous confie sa vie de misère ensuite réfugiée pendant cinq ans en Algérie, pays où dit-elle, les africains noirs sont vus comme des "moins-que-rien ". C'est après ces cinq années que Kadija prend la décision de partir tenter sa chance en Europe. C'était un rêve pour elle comme pour de nombreux migrants d'Afrique noir arrivés au Maghreb.

Elle paye des passeurs 500 euros et les suit pendant des heures de marches dans les montagnes. Elle est enceinte et doit porter son fils Ridji. Ils arrivent finalement avec d'autres candidats au départ sur une plage du Maroc, de nuit. Et c'est là que se produit la terrible séparation au moment de traverser la Méditerranée, comme elle le raconte d'une voix tremblante :

"J'étais très fatiguée alors un monsieur qui était dans notre groupe, avec les mêmes passeurs m'a aidé. Il a pris Ridji dans ses bras. Il l'a porté. Et quand nous sommes arrivés au bord de l'eau, j'étais persuadée qu'ils étaient derrière moi. En fait, ils étaient devant. Ils étaient dans le début du groupe, celui qui a réussi à passer, à partir. Moi j'étais dans la fin du groupe, parmi ceux que la police marocaine a arrêtés. Je ne voyais plus mon enfant. J'ai cru qu'il était mort et que je l'avais perdu pour toujours. Ça a été un enfer. La vie m'était devenue insupportable après cela. J'ai même essayé de me suicider."

Ridji le petit garçon de cinq ans a en fait été secouru par des policiers espagnols, puis placé dans un foyer pour mineurs isolés à Melilla enclave espagnole au Maroc. Il y a passé deux années. Kadija bien qu'anéantie par la perte de son fils a, elle, fini par réussir à gagner l'Europe. Elle est arrivée en France et s'est installée en banlieue parisienne.

C'est la Croix Rouge qui, depuis Melilla, a enquêté pour localiser Kadija. Des avis de recherche ont été lancés à toutes les antennes Croix Rouge d'Europe, et notamment l'antenne française qui a fini par retrouver cette maman. Des recherches pilotées à Paris par les enquêteurs et avocats du service de rétablissement des liens familiaux de la Croix Rouge française.

Au final, cette mère qui n'a qu'un titre de séjour provisoire en France n'a pas pu aller elle-même en Espagne chercher son fils. Les conseillers de la Croix rouge y sont allés pour elle, et c'est donc à l'aéroport que se produit ce moment très fort.

L'enfant reconnaît sa mère derrière la baie vitrée. Il se met à courir pour la rejoindre. Les portes automatiques s'ouvrent et dans un silence troublant, la mère et l'enfant se prennent longuement dans les bras. Kadija a le visage trempé de larmes et peine à trouver ses mots.

"Ce sont des larmes de joie. J'ai eu tant de larmes de tristesse pendant tous ces mois, là ce sont bien des larmes de joie ", lâche-t-elle. "Enfin, enfin.... ". Elle répète en boucle ce mot et ne quitte plus son garçon des yeux. Il est là avec moi, et nous ne serons plus jamais l'un sans l'autre. Regardez comme c'est un beau petit garçon. Il a tellement grandi en deux ans. C'est vraiment la fin d'un cauchemar. À l'instant où je vous parle, c'est comme si ma vie recommençait ".

L'histoire de Kouamé

Sources : <https://www.europe1.fr/emissions/hondelatte-raconte/christophe-hondelatte-kouame-histoire-dun-enfant-migrant-rediff->

Kouamé avait 14 ans quand ses parents ont été assassinés par des miliciens politiques sous ses yeux. Il a fui son pays, dans l'Ouest de l'Afrique, a traversé des déserts, survécu à la traversée de la Méditerranée, affronté la peur, la faim, la violence des passeurs, connu l'enfer de l'exode. Il lui aura fallu trois ans pour rejoindre la France. L'administration a failli le renvoyer. Il a voulu mourir. L'écriture lui a sauvé la vie. Dans *"Revenu des ténèbres"* (XO Editions), qu'il dédie à tous les migrants morts en mer, il témoigne de son destin extraordinaire et raconte le calvaire d'un migrant comme il en existe des milliers d'autres.

Lors du salon du Livre de Paris, il a été largement filmé et photographié en compagnie d'Emmanuel Macron et de sa femme à qui il a remis un exemplaire de son livre. "Pour qu'il sache que ce n'est pas facile pour nous", explique-t-il à "l'Obs". Entretien.

Que vous a dit le président de la République lorsque vous l'avez rencontré ?

"Je vous connais !" Emmanuel Macron a cité mon prénom et mon histoire lors de la dernière Assemblée des Nations unies en septembre. Quelques semaines avant, il était venu à Toulouse où j'habite. Des associations avec qui je suis en contact lui ont parlé de mon manuscrit. Peut-être l'a-t-il lu ? Quand il est passé devant le stand de ma maison d'édition, j'en ai profité pour lui offrir un exemplaire de mon livre. Il avait l'air ravi. Il m'a félicité. J'étais content car j'étais en face du président du pays qui m'a accueilli. Je voulais lui dire combien l'accueil que j'ai eu en France m'a beaucoup touché.

Le gouvernement prépare une loi sur l'asile et l'immigration dénoncée par les associations et l'opposition comme une loi répressive qui vise davantage à expulser qu'à accueillir... Vous y êtes-vous intéressé ?

Je n'ai pas lu dans le détail ce projet de loi. Je ne comprends pas bien s'il veut accueillir des migrants ou s'il ne veut pas, c'est ambigu. Mais on ne peut pas faire la différence entre un demandeur d'asile économique et un demandeur d'asile politique. Un homme qui a faim n'est pas un homme libre. Tout le monde a besoin d'aide.

Il faut connaître nos histoires, celles des migrants, avant de nous juger et de prendre certaines décisions. Je ne suis pas sûr que ce soit le cas. Si le président lit mon livre, il saura que ce n'est pas facile pour nous. Je veux qu'il le sache, ça me ferait du bien.

Je ne suis pas le seul à avoir vécu cette traversée des ténèbres. On ne peut pas accueillir tout le monde, mais dire oui à certains, et non à d'autres, ce n'est pas la solution.

J'avais une vie heureuse dans mon pays. Je n'ai jamais voulu venir en France. Au contraire, mon père nous disait sans cesse que l'avenir n'était pas en Europe mais dans notre pays. J'allais à l'école, je rêvais de devenir professeur de mathématiques. Mon destin en a décidé autrement.

Dans le livre, vous ne dites pas de quel pays vous venez. Pourquoi ?

Oui, je tais le nom de mon pays car ma sœur se trouve toujours là-bas et elle a toujours peur. Peur que les assassins de nos parents reviennent. Reviennent pour se venger. Elle a été témoin de l'assassinat de mes parents. C'est elle qui m'a dit de fuir alors que les deux hommes étaient encore dans la maison. Je n'ai su que récemment qu'elle était encore vivante. C'est la seule famille qui me reste, je dois la protéger.

Pourquoi avez-vous décidé d'écrire et de publier votre histoire ?

Mon livre est un cadeau aux Français. Je leur offre mon histoire. Je suis arrivé le ventre vide, aujourd'hui je parle avec la bouche pleine. Ici, j'ai eu une bonne éducation, j'ai pu aller à l'hôpital et être aidé. J'ai appris le métier de tourneur-fraiseur, je vais payer mes impôts bientôt et j'en suis fier. C'est un peu comme rendre tout ce qu'on m'a donné ici.

Est-ce qu'écrire ce livre a permis d'exorciser votre passé ?

Oui ça m'a beaucoup aidé, mais ça m'a pris beaucoup d'énergie. J'ai écrit pour tous mes amis migrants qui n'ont pas eu le courage de raconter leur histoire. La majorité ont encore peur de se faire assassiner car ils étaient menacés dans leur pays. D'autres, tout simplement, ont des difficultés à se replonger dans ce passé douloureux. J'ai sauté le pas : si personne ne le fait, qui le fera ? Personne ne peut imaginer ce qui se passe lors de ce trajet pour arriver en Europe.

Comment avez-vous eu le déclic ?

Le 30 juin 2016, plus d'un an après mon arrivée en France, la préfecture m'a écrit qu'elle ne voulait plus de moi sur le territoire français, que j'allais être reconduit dans mon pays, si je ne quittais pas la France de mon plein gré. J'étais majeur, je n'étais plus protégé, et ma demande d'asile avait été refusée. J'ai voulu mettre fin à mes jours.

Je me suis alors dit qu'il fallait que j'explique mon geste et que je raconte pourquoi je voulais me suicider. J'ai alors commencé à écrire mon histoire. Un professeur de mon lycée a eu vent de ma démarche. Il m'a convaincu de publier mon histoire, pour aider les autres. Ça m'a motivé. Quelques jours après j'ai finalement obtenu un titre de séjour renouvelable. Et je n'ai pas eu l'occasion de me tuer [sic] !

L'histoire d'Asad

Sources : <https://www.msf.fr/actualites/temoignage-asad-20-ans-et-7-000-km-parcours-entre-la-somalie-et-l-europe>

Coups de feu et explosions

Je m'appelle Asad, j'ai 20 ans et je viens de Somalie. Mon histoire a commencé il y a quelques années, début 2015 pour être précis. J'étais marié et père d'un jeune garçon. Je vivais avec ma famille à Jowhar, en Somalie et j'étais chauffeur de taxi moto.

Un jour, des hommes m'ont menacé et m'ont obligé à les prendre sur ma moto. J'ai tout de suite compris que ces personnes étaient ce qu'on appelle ici « des terroristes », mais je n'avais pas le choix, je devais les transporter. On était en route, lorsque j'ai vu un barrage de police. J'ai eu peur, je ne voulais pas que la police me voie avec ces hommes. J'ai arrêté la moto et je me suis enfui en courant. Les terroristes ont commencé à me tirer dessus mais la police a répliqué et déclenché une fusillade. Les terroristes avaient des explosifs sur eux et ils ont fait exploser ma moto. La police m'a arrêté. Je leur ai tout expliqué, ils m'ont laissé repartir. C'est à ce moment-là que ma fuite a commencé.

Fuir mon pays

J'étais recherché par ce groupe terroriste. Pour eux, j'avais « trahi ». J'ai essayé de me cacher mais ils ont retrouvé ma famille. Ils ont d'abord menacé mon père puis ils ont tiré sur ma mère parce qu'elle l'a défendu. J'ai compris que tôt ou tard, ils me retrouveraient et ils me tueraient. Je n'avais pas le choix, il fallait que je quitte la Somalie. C'était le 15 mars 2015.

J'ai contacté des personnes que je connaissais pour qu'ils me fassent passer au Yémen à l'aide d'un petit bateau. Je suis resté 70 jours dans ce pays. Ensuite je suis passé par l'Arabie saoudite pour finalement rejoindre le Soudan, en prenant de nouveau un bateau. Je ne voulais rester ni au Soudan, ni au Yémen, car ces deux pays sont en guerre. J'ai décidé d'aller en Libye par la route afin de rejoindre l'Europe. Là-bas, j'ai dû payer des trafiquants pour continuer mon voyage. Mais je suis resté bloqué dans une maison puis j'ai été arrêté et jeté en prison. J'ai réussi à m'échapper au bout de deux mois et j'ai ensuite travaillé pour payer mon passage en Italie. C'est en Libye que je me suis fait voler mon sac avec toutes mes affaires. Dedans, il y avait mes papiers d'identité.

Enfin l'Europe

J'ai finalement pu embarquer pour l'Italie sur un zodiac et heureusement, nous avons été sauvés par un plus gros bateau [de recherche et de sauvetage] car notre zodiac coulait. Après plusieurs jours, nous sommes arrivés à Palerme. J'ai voulu demander l'asile mais on m'a dit « *Tu n'as rien à faire ici* ». Encore une fois, je n'ai pas eu d'autre choix que de partir. Palerme-Vérone-Munich : je suis resté au total environ un mois en Italie avant d'arriver en Allemagne.

En Allemagne, j'étais dans un camp de réfugiés. Je n'ai pas pu demander l'asile à cause du règlement de Dublin. Ils m'ont dit de retourner en Italie. Mais comme en Italie, ils ne voulaient pas de moi, j'ai décidé de tenter ma chance en France. Après plusieurs tentatives, j'ai fini par réussir à passer la frontière et je suis arrivé à Paris.

J'avais entendu parler de la Porte de la Chapelle, c'est là que je me suis rendu pour demander l'asile politique. Les autorités m'ont envoyé dans un petit village à côté de Limoges où j'ai eu un entretien à la préfecture pour ma demande d'asile. Ma demande n'a pas abouti mais je ne sais pas pourquoi.

L'accident

C'est dans le centre pour demandeurs d'asile à côté de Limoges que j'ai eu mon accident... Une nuit, je suis tombé du lit superposé dans lequel je dormais et je me suis brisé les vertèbres. J'avais tellement mal... Je ne pouvais plus m'asseoir, j'étais obligé de rester debout. Malgré mon accident, la police m'a envoyé au commissariat d'Hendaye dans le sud-ouest de la France. J'ai été enfermé pendant 41 jours, je n'ai vu un médecin qu'une seule fois.

Les policiers m'ont expliqué qu'on allait me renvoyer dans mon pays. Un jour, ils sont venus me chercher, on est allé à l'aéroport. Mais le pilote, voyant que je ne pouvais pas m'asseoir et que j'avais très mal, a refusé de me transporter. On a fait demi-tour et on est reparti au commissariat d'Hendaye et là, les policiers m'ont simplement laissé devant la porte du commissariat en me disant « *Tu es libre* ». J'étais perdu, j'avais très mal, je marchais sans but.

« Mon sauveur »

La suite, je préfère que ce soit la personne qui m'a sauvé qui vous la raconte. J'étais très mal à ce moment-là et je ne me souviens pas bien de ce qu'il s'est passé.

[Pablo, un Espagnol d'une quarantaine d'années, prend la parole]

Je faisais une promenade à vélo avec ma famille du côté de la gare d'Hendaye. C'est là qu'on a rencontré Asad. On a tout de suite compris qu'il fallait qu'il aille à l'hôpital d'urgence. Mais je sais qu'en France, avoir accès aux soins pour des étrangers est en général plus compliqué qu'en Espagne. On a donc décidé de le ramener en Espagne à pied. De l'autre côté de la frontière, à Irun, j'ai appelé une ambulance espagnole mais l'ambulance a refusé de venir à partir du moment où j'ai dit que je pensais que c'était une personne migrante. On a donc décidé de se rendre juste à côté, au centre d'accueil pour personnes migrantes à la Croix-Rouge. Il n'y avait personne... On a finalement croisé quelqu'un qui a bien voulu appeler à nouveau l'hôpital. L'ambulance est enfin arrivée.

Manifestations pour Asad

Asad est resté deux jours à l'hôpital mais les médecins ne lui ont rien diagnostiqué et ils l'ont remis dehors. Un collectif de bénévoles à qui nous avons parlé de sa situation l'a emmené dans un squat pour migrants. Son état empirait et finalement, nous avons décidé de le ramener à l'hôpital qui l'a d'abord refusé. Nous avons dû organiser une manifestation avec les bénévoles pour qu'il soit pris en charge.

[Asad reprend la parole]

C'est là que j'ai commencé à reprendre espoir. Aucun des pays que j'ai traversés en Europe ne m'a accueilli, il n'y a pas d'accueil pour les gens comme moi. Dans la résidence, je suis un cours d'espagnol, je peux faire de la rééducation pour pouvoir m'asseoir à nouveau et j'ai des gens qui m'aident et qui me soutiennent. Je vais demander l'asile politique et j'espère pouvoir enfin l'obtenir.